

# VEILLE DE GUERRE

Accoudé sur ma table de travail, dans mon petit appartement de la rue Saint-Dizier, à Nancy, et fumant force cigarettes, je repassais attentivement les cartes de la région. Un nouveau conflit venait d'éclater entre la France et l'Allemagne, et le sentiment national, exaspéré, acceptait, demandait même la guerre comme la solution nécessaire à une situation devenue intolérable. A la 11e division, les troupes étaient en alerte. Un coup de sonnette un peu brusque me tira de ma méditation. J'allai ouvrir. Sur le seuil de la porte se tenait un planton de l'état-major qui, sans attendre que je l'interrogasse, me dit d'une voix précipitée : — Mon capitaine, le général vous demande tout de suite, tout le suite !

Le général, c'était le commandant du 20e corps, dont j'étais officier d'ordonnance. — Il y a du nouveau ? demandai-je. — Je crois bien que, cette fois, ça va chauffer pour de bon. Le temps de bouclier mon sabre, et je dégringolais l'escalier. Au moment où je débouchais dans la rue, je croisai mon collègue, le capitaine T..., tout équipé, qui filait au grand trot de son cheval. — Ou vas-tu lui criai-je. — A Toul ! me jeta-t-il sans ralentir.

Deux minutes plus tard, je rencontrai un autre cavalier, un civil, mais à l'allure militaire, dont le visage ne m'était pas inconnu, et qui me parut être un officier de la garnison. — Capitaine, me dit-il, vous n'avez pas vu le capitaine T... ? — Ma foi, répondis-je, en vous déchantant, vous avez chance de le rattraper dans la direction de Toul.

Le général m'attendait impatientement. — Mon ami, m'expliqua-t-il, avec une émotion contenue, la guerre n'est pas encore déclarée, et cependant avant demain soir la première bataille aura été livrée. Très certainement demain matin, à l'aube, nous serons attaqués par les deux divisions du 16e corps allemand. Je viens de recevoir à ce sujet les renseignements les plus sûrs. Tous les régiments de Metz : infanterie, artillerie, cavalerie, qui devaient partir aujourd'hui pour les manœuvres, ont reçu contre-ordre et sont restés dans les casernes où ils demeurent consignés. Des hommes ont été approvisionnés en cartouches de guerre, les caissons de l'artillerie ont leur plein de projectiles.

— Mais, attendez, voici qui est plus significatif encore et qui ne laisse aucun doute sur les intentions de nos ennemis : — J'ai immédiatement téléphoné au commandant de la 30e division, à Toul, de mettre ses troupes en marche et de venir occuper avec ses quatre régiments, à l'est de la ville, les emplacements que vous connaissez.

— Mon message a été reçu, heureusement ! Le général m'a répondu que, deux heures plus tard, toute sa division serait en marche.

— Mais alors il n'est produit une série de faits extraordinaires : la communication avec Toul a été brusquement et définitivement coupée et l'administration m'a avisé que, simultanément, les communications, par une cause inexplicable, venaient d'être interrompues dans toutes les directions, tant par le téléphone que par le télégraphe.

— J'ai prié la gare qu'on mit à ma disposition une locomotive et une voiture. Or, écoutez bien ceci : le train pour Paris, qui avait quitté Nancy dix minutes auparavant, n'avait pu dépasser Frouard ; la voie était détruite entre Toul et cette gare. Le réseau d'espionnage dont nous sommes enveloppés a fonctionné admirablement à l'heure voulue et sur tous les points.

— C'est alors que, tenant abolumément à rester en rapport avec la 30e division, j'ai expédié le capitaine... muni d'instructions complémentaires et urgentes. Et voici que, maintenant, je me sens inquiet, j'ai peur qu'à lui aussi il ne survienne quelque accident. J'ai donc décidé que vous partiez emportant les mêmes ordres. Rentrez chez vous, faites prestement vos préparatifs et revenez prendre le pli que j'aurai rédigé. Très probablement, il ne vous sera pas nécessaire de pousser jusqu'à Toul et vous rencontrerez la tête de colonne de la 30e.

Quarante minutes plus tard, je me suis en route à Nancy à vive allure. Il était cinq heures du soir. Nous étions dans les jours encore relativement longs du commencement de septembre, mais le ciel, bas et couvert, enveloppait l'atmosphère sa lumière et sa limpidité. Tout pénètre de la mission qui m'était confiée, je gagnai rapidement le terrain, très attentif en même temps à guetter les obsta-

cles et à surveiller ma monture par crainte qu'elle ne fit un faux pas. Comme je connaissais à merveille le pays, je résolus de raccourcir le trajet en courant par un petit chemin de champs qui m'évitait un coude accentué de la grande route. Ce chemin m'obligeait à traverser un bois taillis, très dense, où je courais, très vite, ne pénétrant que difficilement, et, par précaution, je dus alors diminuer l'allure de mon cheval.

Pendant que je trottais doucement, l'image du cavalier qui, peu de temps auparavant, s'était enquis du capitaine T... surgit brusquement dans ma mémoire et je fus secoué par un violent trépidement. Car un viveur venait d'éclaircir et de préciser mes souvenirs. Je savais maintenant où j'avais vu ce bon homme, et ce n'était pas sous un uniforme français, comme je l'avais présumé. Trois semaines plus tôt, je m'étais rendu à Metz, et, dans l'hôtel où je déjeunais, je m'étais trouvé à côté du personnage qui, tout à l'heure, m'avait intrigué. A ce moment, il portait le costume d'officier bavarois. J'avais beaucoup remarqué qu'en s'entretenant avec le garçon qui le servait, un Messois d'origine, il parlait un français impeccable.

Mais alors, si cet Allemand, si cet espion — je n'en doutais plus — si dangereux par son intelligence et son audace, s'était efforcé de rejoindre mon camarade, de quel dessein funeste était-il donc animé ?

Toutes ces réflexions s'étaient succédées dans mon esprit avec une rapidité extrême. Torturé par un effroi indéfinissable, j'avais, sans m'en douter, lâché la bride à ma bête, et je fus pris au dépourvu, quand celle-ci, après un violent écart qui faillit m'arracher de la selle, s'arrêta court et refusa d'avancer.

Vainement, je voulus la contraindre avec l'épéron, l'animal s'entêta à ne pas bouger de place. Je regardai à terre pour voir quel objet l'avait ainsi apurée et, à la clarté incertaine qui filtrait à travers les feuilles, je distinguai, étendue sur le bord du sentier, une forme humaine. C'était le corps d'un homme dont le visage était tourné vers le sol, et qui, particulièrement étrange, n'était revêtu que de sa chemise et de ses chaussettes. Toutes les autres pièces de l'habillement avaient disparu. Je sautai de cheval et je retournai cette masse inanimée pour apercevoir les traits du malheureux.

Un spasme d'épouvante fit trembler tous mes membres, car j'avais reconnu le capitaine T... Je m'agenouillai et glissai ma main sur sa poitrine : le cœur ne battait plus. Mon pauvre camarade était mort, et mort assassiné, car, de sa tempe droite, crevée par la balle d'un revolver de gros calibre, coulaient encore quelques gouttes de sang.

Assassiné par qui ? Evidemment par l'espion allemand qui avait suivi sa trace, sur mon indication, hélas ! et qui l'avait frappé à mort, dans l'espoir d'intercepter un ordre dont la disparition pouvait nous enlever une première victoire.

Mais quelle nécessité de dépouiller le cadavre de ses vêtements ? Dans quelle intention menaçante l'assassin avait-il emporté l'uniforme de sa victime ? Quel acte ténébreux et abominable allait s'accomplir ?

— Est-ce que... ?

D'un bond, je m'étais remis en selle. Si l'idée qui venait de me clarifier d'une lumière soudaine et terrifiante était justifiée, je n'avais pas une seconde à perdre.

J'étais sorti du bois et, maintenant, je galopais éperdument en plein champ, envahissant de mes éperons les flancs de ma bête affolée. Deux paysans, qui arrachaient des pommes de terre, me regardaient venir, étonnés. Je m'arrêtai à leur hauteur.

— Un officier se dirigeant vers Toul n'a-t-il pas passé par ici ? — Oui, mon capitaine, répondirent les braves gens, il sortait comme vous du petit bois qui est là-bas, et il avait l'air aussi pressé que vous.

Sur un « merci, mes amis ! », je repartis furieusement ; je savais ce qu'il m'importait de savoir : mes appréhensions se vérifiaient. Heureusement, je touchais au but. Il était temps, je sentais mon cheval épuisé.

Soudain, à un tournant de la route, je distinguai, à une faible distance, dans la demi-clarté du jour qui mourait, une masse sombre, immobile, qui semblait barrer le passage. Encore quelques foulées et j'abordaï une section d'infanterie. Le lieutenant qui la conduisait m'apprit que toute la division était en marche pour Nancy, qu'il tenait la tête de la colonne, mais qu'on venait de lui signaler de faire halte. Quant au général, il devait se trouver un peu plus loin avec l'état-major du régiment.

Effectivement, lorsque je me fus avancé de quelques centaines de mètres, on me désigna un groupe d'officiers rassemblés un peu à l'écart du chemin et d'où partaient les éclats d'une voix précipitée et mécontente. C'était celle du divisionnaire qui discutait sur son ton animé avec un officier de hussards debout, devant lui, et dont le visage, tourné en plein de-

mon côté, recevait les dernières lueurs du couchant. Sous cet autre uniforme, c'était bien mon homme de Metz, l'officier espion. — Mon général ! mon général ! criai-je, haletant, et les mots s'arrêtaient dans ma gorge étranglée. — D'où venez-vous, monsieur, et que voulez-vous ? demanda sévèrement le général, surpris de mon émotion. — De Nancy, à toute bride, et... Il ne me permit pas d'achever. — Eh bien, vous arrivez à propos ! Voici, monsieur, et il m'entraîna l'espion, qui m'apporta un ordre verbal du commandant de corps, révoquant formellement les ordres, si précis, qui m'avaient été transmis par le téléphone. Je m'étonnai que, dans une situation aussi grave, on ne m'ait pas adressé un ordre explicatif et écrit.

En entendant que j'arrivais de Nancy, l'espion, que je ne perdais pas de vue, avait j'ai légèrement.

— Mon général, repris-je, cet homme n'est pas un officier français : c'est un officier allemand et un espion, doublé d'un assassin !

Tous les camarades me fixaient du regard, sans comprendre, comme moi si j'étais fou. L'espion avait fait un mouvement.

— Oui, mon général, ce misérable a suivi le capitaine T..., qui était envoyé pour vous confirmer les premiers ordres et les préciser. Il l'a trahieusement frappé d'une balle à la tête, et c'est sous l'uniforme de notre malheureux camarade, dont je viens de rencontrer le cadavre, qu'il apparaît devant vous. Voici d'ailleurs un pli qui reproduit celui qui vous était destiné.

— Alors, je comprends ce que, tout à l'heure, je ne m'expliquais pas, murmura soudainement le général.

Tous restai atterrés par l'audace et l'horreur du forfait. Chacun semblait attendre de son voisin l'initiative d'une décision. D'un geste brusque, l'espion qui, pas un seul instant, n'avait tenté de protester, tira de dessous son manteau un revolver et, avec une rapidité foudroyante, se fit sauter la cervelle.

## LES Deux Myopes.

On inaugurerait à Baranton, dans la Haute-Seine, un groupe scolaire. Baranton est un tout petit canton qui n'avait qu'une école et que le gouvernement négligeait. Vint un nouveau député plein de zèle. Tout changea. Le chemin de fer d'intérêt local qu'on promettait à la région depuis une vingtaine d'années fut enfin achevé. Et Baranton, 1.300 habitants, Baranton-sur-Gimouille, eut, coup sur coup, sa station et son groupe scolaire. Il eut mieux, il eut, pour inaugurer ce palais de la jeunesse, un ministre.

Et quel ministre ! Le ministre même de l'Instruction publique. Baranton était heureux et fier. Les habitants, à quelque opinion qu'ils appartenissent (il n'est rien de tel qu'une illustre présence pour rapprocher les gens) se tenaient plus droits que de coutume et quelques-uns, à la dérobée, louchaient vers leurs boutonnières où ils voyaient, tout à coup, verte, violette, rouge, selon leur tempérament.

Le temps n'étant pas sûr, on avait bâti l'école sous le préau de la nouvelle école. La musique municipale d'Andour-le-Châlon, le chef-lieu de l'arrondissement, attendait derrière un massif de sapins plantés la veille. Les yeux des musiciens luisaient à l'instar du cuivre de leurs instruments. Les maîtres d'école, dans leurs sévères redingotes noires hermétiquement boutonnées, chapeau haut de forme au front, avaient l'air de « messieurs les membres de la famille ». Qui donc aurait osé sourire ?... Dans un instant, guidé par M. l'inspecteur d'Académie, par M. le sous-préfet, arrivait l'illustre grand maître de l'Université.

Il apparut, en effet, il causait avec amabilité ses deux voisins. Il saluait, à droite, à gauche. Il levait les bras vers les murs blancs du « groupe scolaire » exprimant ainsi, clairement, son admiration. Il serrait les mains que des vieillards audacieux lui tendaient au passage. Il tapotait les joues des marmots. En quelques minutes, il conquit tous les habitants.

« Metzellaïse ». Discours de M. l'inspecteur d'Académie, un peu long. Discours de M. le préfet, un peu trop politique. Discours de M. le maire, un peu trop littéraire (son fils le lui avait envoyé de Paris, où il était poète). Ce fut, enfin (Ah ! ah ! ah ! bruit de mouchoirs, petites toux sympathiques, pour s'éclaircir les idées et la voix), ce fut enfin le tour du ministre.

Il en avait vu bien d'autres le ministre. Il ne se pressait pas de se lever. Il exprimait au préfet son contentement. Le soleil, qui avait boudé toute la matinée, se montrait bon prince. Il n'est pas désagréable d'être ministre de l'Instruction publique, lorsqu'il fait beau temps, qu'on est dans un petit pays charmant, au milieu

d'une population accueillante. Enfin M. le ministre se souleva de son fauteuil de velours rouge galonné d'or, le fauteuil qui sert à Monseigneur, lorsqu'il vient pour la confirmation. D'un geste prompt, habituel, il retira de la poche de sa redingote son discours (car il n'aimait pas beaucoup parler d'abondance ; fin causeur, il était orateur passable, certes, mais pas parfait, il en convenait lui-même) puis d'un doigt expert, il plongea dans le petit gousset de droite de son gilet, assise du lognon.

Aussitôt M. le ministre fronga le sourcil. Le doigt s'éleva de poche en poche. Un jeune homme, le secrétaire particulier du ministre, discrètement assis au second rang, s'approcha de son patron qui lui souffla à l'oreille : — Qu'est-ce que vous avez fait de mon binocle ? — Monsieur le ministre, je n'y ai point touché. Vous l'aviez dans le train. Vous vous souvenez, à... — Bon. Bon. Toujours est-il que je ne l'ai plus ! Je suis dans de jolis draps.

Un solennel silence planait sur l'assemblée. Le ministre, machinalement, continuait de se fouiller. Penché vers le préfet, il lui posait cette question imprévue : — Vous n'êtes pas myope, par hasard ? — Non, monsieur le ministre, et je ne l'ai jamais ta. Je regrette, cependant le haut fonctionnaire, profondément sincère.

On commençait à chuchoter sous le préau : — Qu'est-ce qu'il cherche ? — Je ne sais pas... Les croix peut-être... — Vous croyez ? — Lognon... — Qui ? — Il a perdu son lognon.

Le grand maître de l'Université avait recouvert son sang froid. Le visage épanoui d'un bienveillant sourire, il se tourna vers les instituteurs : — L'un de vous, messieurs, pourriez-vous me prêter son lognon... Myope... je suis myope... Un long frémissement courut dans les rangs des redingotes noires. Les gibus vacillèrent sur les genoux des jeunes et des vieux éducateurs de la jeunesse. Qui avait le binocle rêvé, attendu ? Dix mains se tendirent.

— Approchez, messieurs, approchez. M. le ministre chassa tout à tour sur son nez — un nez qui ne semblait pas fait pour porter des verres — les dix lognons. Les uns étaient trop forts, les autres trop faibles. Le dixième aurait convenu, mais il n'avait qu'un seul verre et M. le ministre ne pouvait décemment parler en fermant un oeil.

— Allons, messieurs, clamait le ministre, au bout de l'étréade, le bon numéro, qui a le bon numéro ?

Timidement, tous ses chefs ayant été refusés, un jeune stagiaire s'avança. Il escada les trois marches et offrit son lognon, un modeste lognon, mais éprouvé par cinq ans d'usage quotidien.

M. le ministre, l'instant d'après, poussait un grognement de joie : — Je suis sauvé, monsieur l'instituteur, vous m'avez sauvé la vie... A ce mot si fin, un murmure flatter courut le public... Des applaudissements éclatèrent. La musique, qui n'avait pas bien compris ce qui se passait, se mit à jouer un morceau de son répertoire, ce qui acheva de mettre le ministre à son aise.

Le stagiaire, rougissant, essayait de son banc, d'apercevoir son lognon, à travers lequel le grand chef lisait son très spirituel discours. Mais, entre le jeune homme et l'étréade il y avait deux larges dos qui semblaient se concier pour l'empêcher d'admirer son bien, si soudainement monté en grade, les deux dos d'instituteurs dont les lunettes avaient été refusées avec perte et fracas.

La petite fête du reste se termina le mieux du monde. M. le ministre, après le banquet, se fit amener le stagiaire pour lui restituer le précieux dépôt. L'heureux propriétaire eut une inspiration d'en haut : — Monsieur le ministre, dit-il, vous pouvez avoir besoin de lire d'ici à Paris. Gardez donc ces verres qui ne me feront pas défaut, je vous assure.

— Eh bien ! mon jeune ami, dit le ministre, j'accepte votre proposition. Venez donc les reprendre à votre prochain voyage à Paris.

Et la vie continua à Baranton-sur-Gimouille comme si rien ne s'était passé. Le stagiaire poursuivait son stage, modestement. Ses élèves avaient cependant pour lui une particulière vénération. N'était-ce pas l'homme qui avait « la même vue » que le fameux ministre qui était venu en grande pompe inaugurer leur école, leurs cours, le préau ?

L'instituteur, au contraire, était plutôt froid avec son subordonné qu'il avait trouvé bien audacieux, bien sans gêne avec M. le ministre. Et puis, lui, il était de la vieille école, il n'aimait pas les « arrivistes » ; il le fit comprendre à plusieurs reprises au jeune hom-

me... Il n'était pas myope, lui, pas infirm : il y voyait clair. Dieu merci ! et avait horreur des manigances.

Bref, le stagiaire eut de mauvaises notes trimestrielles et reçut une semonce de l'inspecteur d'Académie. La vie est faite de ces capotages et de ces roches tarpeuses. Les tracasseries refouillant, il demanda son dépeçage, mais lui fut refusé. Et les vacances arrivèrent...

Il avait depuis longtemps le dessein de faire un séjour à Paris. Il arriva donc dans la capitale vers le 15 août et se mit à visiter les musées, à fréquenter les bibliothèques.

Un jour, il passa devant le ministère de l'Intérieur et, les yeux clignotants derrière son lognon neuf, il se demanda si M. le ministre, tel qu'il était parvenu au poste qu'il occupait, n'avait pas été passé à la présidence du Conseil, comme tout le monde l'avait prévu, se souvenant encore du petit instituteur de Baranton qui lui avait « sauvé la vue ».

Son bon génie le poussa doucement vers le fond de la place Beauvau et bientôt, sans trop songer à ce qu'il faisait, il donna sa carte à un huissier : — Monsieur a demandé une audience ?

Une audience ? non, il n'avait pas demandé d'audience. Mais il ne se permit pas en solliciteur. Il venait parce que le ministre l'avait engagé à entrer le voir à son premier voyage à Paris. Et il ajouta sur sa carte : « l'instituteur stagiaire au lognon ».

Cinq minutes plus tard, il était en présence du président du Conseil qui le fit assoir tout près de lui et se mit à lui parler avec la plus joyeuse familiarité : — Ah ! mon ami, que je suis heureux de vous revoir. Vous savez, il ne me quitte pas. Je n'en ai jamais eu de pareil. Où l'avez-vous acheté ? A Reims ? Chez qui ? Est-ce que vous êtes myope de naissance ou d'étude ? C'est le gaz. Ah ! le gaz ! Moi, c'est l'électricité... Comment se fait-il que vous soyez encore stagiaire ? Et les palmes ? Vous n'avez pas les palmes ? Je suis toujours si étonné, si confus quand je vois quelqu'un qui n'a pas les palmes. Et vous êtes pour long temps à Paris ? Le Louvre ? Vous fréquentez le Louvre, que vous êtes heureux ! Et quels sont vos maîtres préférés ? Chardin ? Ah ! Chardin... Vous avez du goût... Mais pourquoi diable êtes-vous encore stagiaire à Baranton-sur-Gimouille ? Un homme qui s'est sauvé la vue ! Voyons, qu'est-ce que vous diriez d'un petit emploi à mes côtés ? Est-ce que vous tenez beaucoup à rentrer à Baranton en octobre... ?

Alors, c'est entendu ! Vous ne me quittez plus et quand je partirai encore mon lognon, vous serez là, la main au gousset. Où dinez-vous, ce soir ?

Et ce jour-là, à une petite table d'un restaurant à la mode, dînèrent en tête à tête deux hommes également myopes, servis avec un soin particulier, par le patron lui-même, et qui, au dessert, exercèrent plusieurs fois à changer de binocle.

JACQUES DES GACHONS.

## L'IMPERATRICE EUGENIE

M. Lucien Alphonse Daudet — le fils cadet du puissant écrivain — a, depuis longtemps, l'honneur d'être au nombre des familiers de Farnborough-Hill, la résidence somptueuse et sévère où, depuis la mort de son fils, s'est « murée » l'Impératrice Eugénie.

A vivre dans l'entourage de l'Infortunée Veuve de Napoléon III, le jeune auteur recueillit de sa bouche des souvenirs d'un intérêt exceptionnel. Et ce sont ces confidences qui forment avec les impressions dont il les accompagne, la maîtresse étude qu'il vient de publier sous ce titre : « L'Impératrice Eugénie ».

C'est en quelque sorte la psychologie du malheur.

Nous en détachons le récit du pieux pèlerinage qu'elle accomplit au Zuluan presque au lendemain de la mort du Prince Impérial, pour aller s'agenouiller à la place où il était tombé.

...L'heure du dîner approche : l'un après l'autre les hôtes de Farnborough-Hill descendent l'escalier à double évolution, semblable à quelque grand escalier d'orgue, avec ses angles aux ailes repliées dont la procession se poursuit le long de la rampe. Huit heures sonnent et carillonnent à l'horloge du vestibule ; un tintamarre de gong : la porte du cabinet de travail de l'Impératrice s'ouvre... C'est à cette minute-là qu'il faut apercevoir l'Impératrice, à l'instant où Elle s'avance majestueuse et prompte, dans le bruit sourd de sa longue robe noire. Elle s'avance, soutenue parfois de la main son visage incliné, parfois le front baissé sous le poids d'une méditation ou d'un songe. Elle s'avance, et bientôt Elle relève la tête et sourit, même si Elle n'a point envie de sourire : l'affabilité dépend aussi du Damaïne de la Couronne... Elle est si transparente entre la

blancheur des cheveux et le large velours noir de sa robe, les traits de l'Impératrice présentent tous les jours cet ensemble de caractère et de régularité qui fut le modèle de la beauté féminine au milieu du siècle dernier.

Avec sa petite tête et son cou cygne formé, l'attache fine et tendue de son nez, la ligne inflexible de ses paupières s'accordant si harmonieusement avec le galbe de ses joues, l'Impératrice, avec l'excessive délicatesse de son profil, servit également de modèle à son temps.

Les yeux ont conservé toute leur lumière ; la phosphorescence d'eau profonde et changeante, soumise aux variations de l'âme, passant dans le même instant du bleu le plus lumineux au noir le plus intense, brillants, limpides, et tellement expressifs qu'ils parlent encore quand les lèvres se taisent.

Il s'agit tout, les yeux de l'Impératrice ; ils félicitent ou blâment, ils encouragent ou éloignent, ils récompensent ou les châcient, d'un seul regard, droit, instant, inoubliable.

Pour qui sait lire, point n'est besoin du commentaire des paroles. Dans cette symphonie de pâleur et de ténèbres qu'est la presbytie appaît, les yeux sur la couleur, la vie, ce qui rattaché à la réalité un ensemble presque surnaturl.

En 1850, peu de temps après la catastrophe qui fut la dernière de son existence et après laquelle rien ne pouvait plus l'attendre, à peine remise de la prostration qui la laissa, pendant des heures, silencieuse et glacée dans la pénombre de sa chambre, l'Impératrice résolut de partir pour le Zuluan. Elle en eut l'énergie, elle comprit que puisque la mort n'avait pas voulu d'Elle, il lui fallait reprendre sa route, brève ou longue, à partir du lieu même où son fils avait succombé.

Ce calvaire fut, pour l'Impératrice, la première étape de sa vie nouvelle, une vie mouvementée qui ressemblerait à une perpétuelle évocation de soi, qui serait à la fois haletante comme une fuite désespérée et dépayé comme une exploration sans but.

Escortée d'une suite nombreuse, suivie d'une cavalcade qui l'accompagnait depuis le Cap, après un voyage pénible et difficile, l'Impératrice arriva enfin, un soir, non loin d'Ytzyotzy. Elle avait demandé à Sir Evelyn Wood et au marquis de Bessy de camper pour cette nuit à quatre milles de l'endroit fatal. Elle voulait se préparer à cette ultime station. Le lendemain, ils la conduiraient. Elle aurait la force de voir l'emplacement terrible ; mais maintenant Elle était à bout de courage. L'après-midi même, n'avait-Elle pas dû se cacher la figure dans les mains, afin de ne point regarder, afin de ne plus entendre les Zulus en grande tenue de guerre, accourus pour lui rendre hommage, effrayants, diaboliques, exécutant autour d'Elle leurs fantaisies terribles, tout pareils à ce qu'ils étaient l'an dernier, le matin du 7 juin ?

Bienôt elle se retira dans sa tente. Il faisait chaud, une chaleur torré, humide. L'Impératrice, ainsi qu'elle le faisait chaque jour, voulait entreprendre une longue marche. Seul, le harcèlement de son corps lui procurait un peu de sommeil. Depuis des mois et des mois, Elle ne pouvait dormir qu'en absorbant le soir un flacon de chloral et le lendemain matin, Elle sortait de cette torpeur factice avec un poids affreux sur le cœur, des larmes au bord des yeux, sachant qu'Elle mourait de douleur ; mais ne se rappelant plus pourquoi. Elle devait au poison de retrouver lentement, toujours nouvelle, la surprise et l'étendue de sa misère.

« Lui » était là, si proche, que ce même ciel crépusculaire, il l'avait regardé sans doute, comme Elle en ce moment, que ces mêmes bouffées brûlantes qui rôdaient autour d'elle, furent celles qu'il avait aspirées dans son dernier souffle, tous ces rappels la bouleversaient... Elle sortit. Quelle touffeur dehors ! Les herbes froissent l'un contre l'autre leur feuillage rugueux, au loin, on ne sait quelle plainte de bête... L'Impératrice fait quelques pas, avance au hasard, à tâtons, butte contre une pierre aigüe, contre une autre encore, arrêtée à cinquante minutes par une ravine, un talus, tous les accidents d'une brousse impénétrable. Et puis, brusquement, à l'instant où Elle va s'en retourner, voilà qu'une odeur accourt jusqu'à Elle, surgissant de la nuit et du passé, l'entoure, l'enveloppe, une odeur qu'Elle redoute et qu'Elle aime : le parfum de verveine que son enfant préférait aux autres, et qu'il portait tous les jours sur lui... On eût dit, qu'à la place des roseaux et des herbes, des champs de citronnelles venaient de pousser là jusqu'à l'horizon, dissolvant tout leur baume dans le soir. Aucun son, aucune lumière, rien n'est aussi évocateur que le parfum, rien n'est obéissant comme lui. Ce que nous entendons, ce que nous voyons, autant de concordances fugitives, de décors bâtifs que planent le souvenir ; mais le parfum est vivant, il respire, il est tiède comme un paume, il est souplé com-

me une chevelure, il contient toutes les tendresses, toutes les tristesses, toutes les déceptions, il est musique, il est vision, il est chair, et c'est le parfum qui nous empêche d'oublier... La tête levée, l'œil fixe, l'Impératrice ne surveille plus sa marche. Elle ne songe plus à rien. Elle se donne toute à cette odeur. Elle se laisse mener par elle. Elle court après l'arôme dévolant Plus d'embûches, plus de broussailles ; légère, extériorisée à croire qu'elle n'a plus de corps et que seul vit en elle l'instinct de mère, le parfum l'entraîne, plus vite, toujours plus vite, l'aide, il la porte. Enfin, sans savoir comment, elle arrive sur une colline couverte de pierres plates où elle s'arrête pour respirer mieux la présence invisible. Mais tout à coup, lumière qu'on s'effle, voix qui se tait, l'odeur cesse et sa disparition est soudaine comme la chute d'une étoile dans le ciel. L'Impératrice est seule à présent, plus seule que jamais, désespérément seule, parce qu'elle vient de comprendre que depuis une demi-heure elle n'était pas seule... Au retour, impossible d'avancer dans le chemin périlleux qu'elle avait parcouru tout à l'heure en volant : personne n'était plus là pour la soutenir... Enfin, des hommes accourus à sa recherche, envoyés par la suite inconnue, la délivrèrent et la ramenèrent au camp.

Le lendemain, le général anglais accompagna l'Impératrice. Après une longue course, elle s'arrêta soudain et avant même qu'on lui indiquât la place exacte où le Prince était tombé, elle reconnut la colline et les pierres plates et s'agenouilla. Ses compagnons se découvrirent... C'était « là »... Mais les citronnelles n'y fleurissaient plus.

LUCIEN ALPHONSE DAUDET.

## Les joueurs d'échecs.

Il y a en Prusse, dans les environs d'Halberstadt, un village nommé Ströbeck, dont les habitants bénéficient longtemps d'un curieux privilège, celui de jouer aux échecs le montant de leurs impôts. Ils le devaient à un évêque, retraité dans leur commune, qui, passionné de jeu et ne trouvant point de partenaires, avait imaginé cette manière de s'en procurer. L'évêque mort, l'usage lui avait survécu.

Chaque année, un envoyé du fisc venait jouer une partie avec les Ströbeckois ; s'il gagnait, la commune payait l'impôt ; s'il perdait, elle ne le payait pas, et il perdait toujours, parce que les Ströbeckois étaient devenus de première force, apprenant le jeu de père en fils avec une ténacité de paysans que étend l'intérêt.

Frédéric le Grand, qui aimait les échecs, s'y croyait passé maître ; il voulait jouer avec ces paysans, d'abord pour le plaisir, ensuite pour le profit, enfin, parce que, si bons que soient les fonctionnaires, on n'est bien servi que par soi-même. Il fut battu à plate couture. Quand le percepteur perdait, il emportait comme fiche de consolation les jetons de cuivre posés dans la sébile, tandis que les gagnants criaient : « Dieu ! le voilà ! » Frédéric s'en alla, chargé du même butin et salué de mêmes cris. Il n'en garda point de rancune. Même en souvenir de sa défaite, il envoya aux paysans un échiquier d'ivoire avec figures d'argent.

Les Ströbeckois le possèdent encore ; ils le font voir à l'étranger dans leur Hôtel de Ville ; mais maintenant ils payent l'impôt.

## CUISINE

**Foie de veau sauté**

Faire roussir deux oignons, dans du beurre, verser l'eau nécessaire. Laisser bouillir et y ajouter autant de navets que de pommes de terre coupées en morceaux et quelques tranches de mie de pain ; saler, poivrer, faire cuire. Passer dans une passoire, remettre sur le feu, y ajouter un morceau de beurre frais manié avec une pincée de farine, laisser chauffer sans bouillir et servir.

**Escalopes aux champignons**

Faire revenir les escalopes dans du beurre, y ajouter une farce composée de champignons, persil, pointe d'ail, estragon, chapelure, poivrer, saler, mouiller avec un peu de bouillon, laisser cuire une demi-heure.

D'autre part, faire griller des croûtons de pain dans du beurre. Au moment de servir, arroser les escalopes avec du jus de citron, les placer chacune sur un croûton de pain grillé dans le beurre, dans un plat chaud et servir.

**Parée de navets et de pommes de terre**

Mettre dans la poêle avec du beurre très chaud, des tranches minces de foie de veau, saler, poivrer, faire cuire des deux côtés. Un moment avant de servir, jeter du persil finement haché et servir les tranches arrosées de jus de citron.